

POSTES
10
REPUBLIQUE FRANÇAISE

CENTRE - VILLE

Edit. Rouard, bural.

Mérignac - L'Hôtel de Ville et les Bâtiments Scolaires

14Fi031.jpg

LES SOUVENIRS DE MONIQUE BANEGAS



« Mes Parents, Joffrette et Robert, s'étaient rencontrés à un bal au Bourdillot, à MERIGNAC, en 1940. mon Père était chargé d'organiser la fête et ma Mère, pianiste et accordéoniste, faisait partie de l'orchestre. Ils avaient 25 ans et ce fut un coup de foudre !

Ils se marièrent le 16 Août 1941 et s'installèrent à EYSINES où ma Mère donnait des cours de piano et mon Père réparait les vélos au GRAND LOUIS car il participait à des courses cyclistes.

Ma Mère ignorait tout de la seconde vie de son époux ;

il était entré dans le réseau de résistance JOVE en 1940 sous le nom de « Rustine » avec le N° 282 comme chargé de mission de troisième classe : il avait aidé deux polonais et quatre français à s'évader du camp de MERIGNAC – BEAUDESERT.

Le 28 Août 1942, il fut arrêté avec ma Mère qui ne voulait pas le quitter par la brigade POINSOT.



Joffrette
et Robert Laurent



Photos Famille
BANEGAS

Ma Mère sera interrogée au Fort du Hâ à BORDEAUX, puis à ROMAINVILLE. Comme elle était enceinte, elle est relâchée après un long internement. Je naîtrai à EYSINES le 8 Mai 1943. Je ne connaissais jamais mon Père puisqu'il **qu'il fut fusillé à SOUGE le 21 Septembre 1942** ; il avait 27 ans (Avec lui, 70 hommes avaient été exécutés).

Joffrette a conservé les documents attestant des activités de résistant de son mari. L'un d'eux est signé du Marshal Field B. L. Montgomery, commandant la 21^e armée : « Pour l'aide rendu par Robert Laurent comme volontaire des Nations unies qui a donné sa vie pour que l'Europe soit libre ».

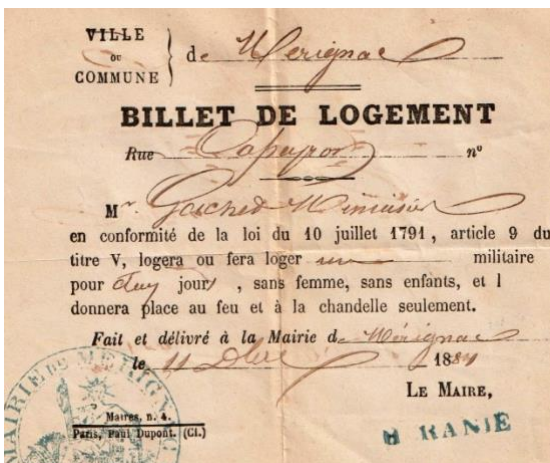
A Mérignac, une rue porte son nom.

Extrait d'un article du journal Sud-Ouest paru lors du procès PAPON en 1997



Document Famille BANEGAS

Ma Maman était donc veuve. Plus tard elle rencontra Nelson GACHET, boucher à BORDEAUX, et l'épousa en 1947.



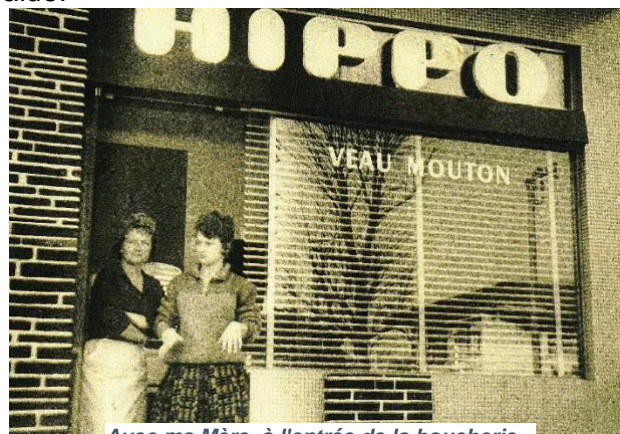
Ce billet de logement, signé du Maire RANIE en 1884, atteste l'ancienneté de la maison GACHET- document aimablement communiqué par Monsieur BANEGAS.

La famille GACHET était une très vieille famille mérignacaise comme en témoigne le billet de logement ci-contre. La mère de Nelson GACHET avait travaillé aux Etablissements JOYAUX de MERIGNAC. Elle aura quatre garçons, et à chaque naissance, le père plantait un tilleul dans le jardin de l'avenue de la Libération ; ces arbres grandissaient, mais à chaque décès des fils, le tilleul dépérissait et mourait !



Nelson GACHET ouvre une boucherie – chevaline à côté de la maison et Maman l'aide.

Tout près, il y avait un cordonnier à la place de l'opticien actuel, et un terrain vague. En face, l'Aquitaine (agence Axel maintenant), puis la mercerie des Ailes de Monsieur LETANG, et le garage Mobil ; les commerces à l'époque étaient nombreux...



Avec ma Mère, à l'entrée de la boucherie.

Photos communiquées par la famille BANEGAS



Je suis arrivée à MERIGNAC en 1955. Plus tard, j'ai travaillé à BORDEAUX où j'ai rencontré Angelo BANEGAS que j'ai épousé en 1964.

En 1967, nos parents nous ont donné un terrain à côté de la boucherie, et **j'ai créé une mini papeterie** (construite par Angelo), avec les premières photocopies. A partir de 1970, mon mari travaille avec moi car les clients sont de plus en plus nombreux. Plus tard, nos trois enfants (les jumelles Laurence et Frédérique, et notre fils Emmanuel) nous ont rejoints.

Malheureusement, en 1985, une des jumelles, Laurence, a un très grave accident de voiture. Elle fait un long séjour à l'hôpital Pellegrin avec de nombreuses transfusions sanguines et une dose de plasma qui lui inocule le virus du sida. Son calvaire durera un peu plus de dix ans ; elle décède le 19 Avril 1996 ; elle ne voulait pas parler de sa maladie, sauf à ses proches.

En 1983 la boucherie ferme et on agrandit le magasin que nous quitterons en 1999, mais Frédérique et Emmanuel prendront la suite en S.A.R.L. **Ce commerce de MERIGNAC a fêté ses 50 ans en 2017.**



Photo du cinquantenaire de MERIGNAC – COPIE extraite d'un article du journal Sud-Ouest – Texte et photo de M. GANET

Nous habitons toujours derrière le magasin une grande maison construite sur un terrain de la famille GACHET.



Maïté BARBE : MES VACANCES A MERIGNAC

Mes vacances à Mérignac furent courtes dans le temps, j'ai commencé à y venir vers l'âge de 3 ans suite à la naissance de ma sœur, afin que ma mère puisse se reposer, en 1947 : par la suite, de l'âge de 10 à 12 ans tous les samedis après les cours au lycée.



Le Café du Centre avant la Guerre – Carte postale AMM

Durant la première période j'étais surtout accueillie et choyée au « Café du Centre »

par ma tante Mme Labouyrie. Les photos le prouvent, je n'ai donc que des souvenirs fugaces : la visite des policiers qui venaient parler avec



Photo BARBE

mon oncle (M.Labouyrie) ; ma tante en tablier blanc (dont j'ai eu la chance d'hériter)... Par ailleurs, me revient en mémoire la salle, à sa gauche le billard, à sa droite le comptoir où trônait son fils (mon cousin Alain). En fait, de ces vacances je n'ai conservé que le souvenir du café.

Ensuite, j'ai eu le loisir de passer mes vacances dans les Landes, région d'origine de mes parents.

Enfin, dès mon entrée au Collège Cheverus à Bordeaux, **je passais mes week-ends à Mérignac**. Pour ce faire, je devais prendre deux autobus. En effet, en ville le « rouge et blanc », et ensuite pour la banlieue « le vert et blanc ».

La raison pour laquelle, mes parents m'envoyaient à Mérignac était principalement culinaire, en effet n'appréciant pas la viande rouge, j'acceptais de manger celle préparée par ma tante (cuisson parfaite), accompagnée d'un succulent gratin de pommes terre, de plus elle était d'excellente qualité (achetée à la boucherie « Brun » nommée « le Fer à cheval »).

Au début des années 1950, les parents de ma tante M et Mme Duhamel, vendirent le café, pour permettre à leur fille et leur gendre d'acheter un salon de coiffure qu'ils transformèrent en droguerie.



Ce magasin, à l'origine très petit, va au fil des ans augmenter sa superficie et devenir un commerce renommé et reconnu dans son domaine, participant pour une grande part à l'animation de l'avenue de Verdun.

Plus âgée que mon cousin, j'avais pour mission, l'après-midi, d'accompagner ce dernier à l'école Jules Ferry, ce qui n'était pas sans mal, Alain refusant

obstinément de me donner la main.

Au retour je devais acheter un hebdomadaire féminin, « *Bonnes Soirées* », me semble-t-il, dans un commerce dénommé « La Presse », tenu par la famille Tixier.

Parfois, on m'envoyait chez les commerçants situés sur le même trottoir : chez M.Boulazou pour acheter du boudin, chez M.Thomas pour les graines, dont le fils vendait du sel.

D'autre fois, j'accompagnais mon oncle pour livrer des bouteilles de gaz. Assise dans **le triporteur** au milieu de ces dernières. Au passage au bout de la rue Gabriel Péry, mon oncle chaque fois me faisait remarquer les grilles en me disant « **vois le château Teynac** ». Arrivée à Capeyron quel était mon étonnement de découvrir un chemin sans trottoir, moi qui habitais sur les boulevards à Bordeaux.

Si aujourd'hui je réside à Mérignac, c'est par pur hasard et sans relation avec les vacances de mon enfance.



Le Château Teynac -Carte postale AMM

Novembre 2018

LA CITE DES CASTORS DES FAUVETTES



Cathy Gonzales – Bernard Lacroux – Dominique Pouchard

Enfants de *Bâtisseurs*

Quelques années après la deuxième guerre mondiale, quand on quittait la place de l'église par ce qui est aujourd'hui l'avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny, on avait dépassé l'actuel Commissariat de police et longé la première Poste de notre commune qui devint par la suite ce qui fût peut-être le premier *supermarché* méridional, « Le Panier complet ». Arrivé à l'angle droit du groupe scolaire Jules Ferry, attenant à l'ancienne Mairie, on apercevait sur la droite, à l'orée d'un bois, le portail d'entrée de la *Jumenterie de la Fauvette*. A partir de là et jusqu'au futur stade Robert Brettes, alternaient forêts et prairies. C'est à cet endroit qu'en 1955 s'achevait la construction de la Cité des Castors de Mérignac, sur un lot de 5 hectares du Haras des Fauvettes¹. Il est probable que dans ce Mérignac à 94% rural, un chantier de cette importance ne pouvait passer inaperçu et peut-être a-t-il été prémonitoire de l'explosion démographique des années soixante.



La « Jumenterie de la Fauvette » photo tirée d'une carte postale

L'aboutissement d'une utopie

L'histoire de ce quartier est une histoire remarquable. Le décor est celui des années 50, l'après-guerre, la crise du logement qui réserve aux classes populaires un habitat insalubre et sans commodités, un habitat où souvent on s'entasse à plusieurs générations dans des logements déjà trop petits. Et dans ce contexte de crise, face à l'importance des besoins, l'Etat donne naturellement la priorité aux villes les plus touchées par la guerre et la préférence à l'habitat collectif pour loger plus. Les acteurs de cette histoire, ce sont de jeunes couples, ouvriers souvent ou employés. Désireux d'une qualité de vie meilleure et probablement aussi d'une certaine indépendance familiale, ensemble, ils vont coopérer à la construction de quatre-vingts maisons pavillonnaires *confortables*, équipées de sanitaires modernes et du chauffage central.

Il faut rappeler qu'à cette époque ces catégories sociales n'avaient pas les moyens d'accéder à la propriété d'un logement, et notamment pas les moyens d'accéder à un prêt financier car les banques demandaient une avance de 25% du capital, terrain et construction compris. Mais pour mieux comprendre l'histoire des Castors méridionaux il faut remonter à 1948, année où commence à Pessac la construction de la première Cité des Castors française. Entraînés par Etienne Damoran, jeune prêtre ouvrier soudeur bordelais, cent cinquante jeunes gens se lancent dans ce qui est décrit comme une folle aventure, « construire de leurs propres mains une *Cité modèle*, voire une *Société idéale...* ». C'est dans le cadre de cette première expérience, qu'après avoir assiégé toute une journée le bureau d'Eugène Claudius Petit, alors

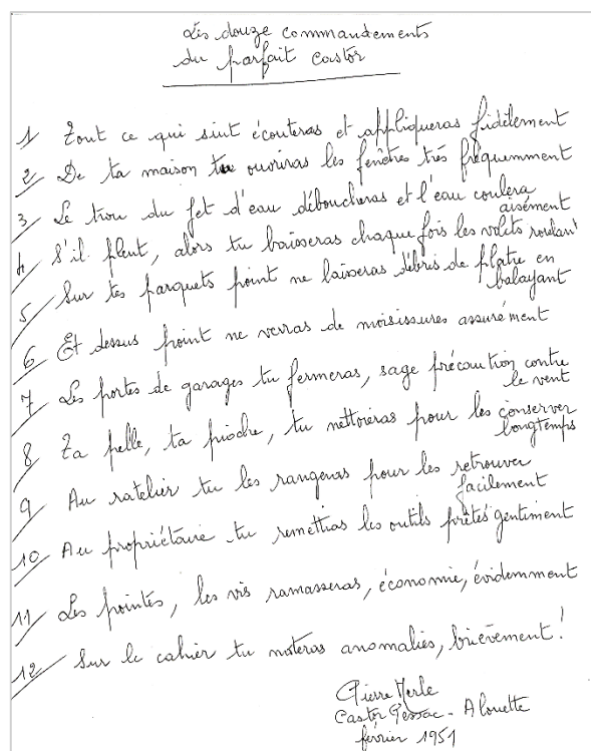
¹ Deux autres lots de la jumenterie seront cédés, l'un à la ville pour la réalisation du stade Robert Brettes, l'autre au Toit girondin qui construira vers 1956 la première résidence des Fauvettes.

Ministre de la Reconstruction, Etienne Damoran et des Castors pessacais obtiennent l'aval de l'Etat qui reconnaît dans la circulaire du 12 août 1951, l'« Apport Travail » comme mode de financement acceptable et donnant accès à des aides publiques complémentaires. Le travail devenait donc une force d'appoint financier, celui des Castors sur les différents chantiers ayant représenté, suivant les cas, entre 15 et 20% du coût des opérations. Il permettait à ceux, qui n'avaient pas les moyens d'avoir un apport personnel, soit la quasi-totalité des candidats Castors, de prétendre à la propriété de leur logement. Il servait aussi de garantie pour les emprunts contractés auprès des établissements financiers et permettait de bénéficier des aides de l'Etat et des organismes sociaux comme les Caisses d'Allocations Familiales qui joueront un rôle déterminant dans la réussite des Castors. Le Comité Ouvrier du Logement, fondé en 1948 sur la base des statuts-types d'une société coopérative d'H.L.M., est la structure qui a permis la réalisation de cette première Cité et a ensuite participé à la réalisation des expériences suivantes. L'organisation des Castors girondins fut la référence et le modèle pour les centaines de Cités Castors qui prirent leur essor jusqu'au début des années 70.

Un modèle de coopération et de solidarité



La Cité des Castors de Pessac n'a pas pu loger tous ceux qui auraient souhaité participer à cette première aventure et des proches, amis ou parents, ainsi que d'autres candidats d'origines diverses, milieux syndicaux, mouvements d'actions catholiques comme les J.O.C, ouvriers de l'industrie aéronautique, etc., vont participer avec le Comité Ouvrier du Logement de Bordeaux et le soutien des Castors de Pessac à la construction de la Cité des Castors de Mérignac qui débute en 1953. Ce vaste chantier de quatre-vingts maisons était en partie réalisé par des professionnels salariés et les Castors participaient aux travaux selon leurs éventuelles compétences et spécialités professionnelles. Il y avait de quoi faire aussi pour ceux qui n'avaient aucune expérience du bâtiment mais apprenaient rapidement à manier la pelle et la pioche à des postes de manœuvre. Selon les dispositions prises par le règlement de la Cité, chaque Castor devait fournir un temps de travail de 24 à 32 heures par mois et deux semaines prises sur leurs congés payés (ils étaient de trois semaines à l'époque).



Il faut garder en tête qu'ils coopéraient tous à un objectif commun et qu'ils construisaient une maison pour chacun et non chacun leur propre maison. Ceci nous aide à comprendre pourquoi le principe de solidarité qui les unissait était aussi un principe de réussite d'un projet communautaire. Ainsi le travail était distribué en tenant compte de la force physique de chacun et quand, pour des raisons diverses, certains Castors étaient absents, malades ou en déplacements, les autres camarades faisaient leurs heures de temps de travail et la construction des pavillons pouvait continuer.

Les plus anciens, hommes et femmes que nous appelons aujourd'hui *les bâtisseurs* évoquent encore aujourd'hui les travaux de déboisement et de préparation du terrain, le vieux camion américain de marque GMC qui permettait de transporter les matériaux, les parpaings fabriqués derrière l'emplacement actuel de la crèche Tom pouce (zone du stade Robert Brettes proche du chantier) à partir de ciment de portland et de pouzzolane, les portes et fenêtres fabriquées par l'atelier de menuiserie des Castors de Pessac.

En octobre 1955, les maisons sont prêtes à accueillir les familles. La Cité est constituée de 80 pavillons dont 73 en rez-de-chaussée et sept comprenant un étage, certains étant construits en mitoyenneté. Avec la fin de la construction des maisons, il fallait encore tracer et nommer les rues et les places de la Cité. « *Ils décidèrent d'honorer des femmes et des hommes qui les avaient inspirés et qui incarnaient leurs propres idéaux* ». Dès le départ, en *location-attribution*, chaque famille était candidate à la propriété de son logement et se voyait attribuer l'une des maisons parmi trois choix exprimés. Les témoignages n'évoquent pas de difficultés particulières à l'occasion de l'attribution des maisons. 1979 est l'année des attributions en pleine propriété des pavillons.



Groupe de Bâtisseurs réunis pour travailler un W.E. sur le chantier des Castors de Mérignac

La fin du chantier n'a pas altéré les liens qui unissaient les habitants de la Cité. La solidarité était toujours plus active chez les Castors. Une machine à laver circulait de maison en maison pour faciliter et rendre moins pénible le lavage du linge dans des familles parfois nombreuses. La lessive se faisait ordinairement à la main dans un grand bac en béton, (avec robinets eau chaude et froide) qui était situé dans ce que l'on appelait le garage. Le linge était étendu dehors, dans le jardin, sur des fils tendus entre deux piquets.

Une cireuse circulait aussi pour l'entretien des parquets en bois des chambres et le revêtement lino du sol des salles de séjour. Il y avait enfin une machine à tricoter *communautaire* pour la confection de pulls, de vestes, de gants et d'écharpes pour l'hiver, solution moins coûteuse que l'achat dans les commerces. Les utilisateurs de ces différents services payaient à l'époque 1 centime et la cagnotte ainsi constituée permettait d'aider ceux qui pouvaient connaître des difficultés. De même des collectes de charbon étaient parfois lancées pour apporter de l'aide à une personne ayant perdu son travail, par exemple à l'occasion du terrible hiver 1956.



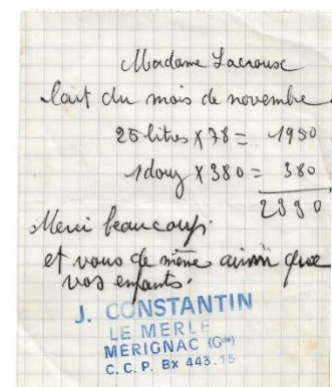
Des scènes journalières de la vie des Castors dans les années 50 et 60

Les mères de famille du quartier cuisinaient beaucoup, surtout le week-end. Avec les voisines, le samedi, elles tuaient des poulets, des lapins et partageaient le fruit de leur travail. Les animaux vivaient comme dans une ferme. Une des voisines possédait un poulailler et des clapiers pour lapins dans son jardin. Leur plaisir, après ce travail, était de récupérer le sang des poulets, appelé la « sanquette ou sanguette », qu'elles faisaient revenir dans une poêle et qui se transformait en galette, un peu de sel tout le monde se régalaient !

Tous les voisins avaient un potager où ils récoltaient des fruits et des légumes pour leurs consommations personnelles. C'était un travail journalier de chacun, le matin, avant que le soleil ne tape fort, le soir, pour arroser les sillons de légumes patiemment plantés. Mais le résultat de ce travail était à la mesure du labeur accompli. Des belles tomates rouges, des haricots verts, de superbes salades vertes croquantes et bien d'autres délices qui faisaient la joie de tous.

De même, Bernard raconte que le laitier passait chaque jour dans le quartier et que sa mère laissait devant la porte de la maison la commande de produits laitiers Les bouteilles de lait, le beurre et les œufs étaient déposés dans un coin du jardin et à la fin du mois l'argent des commandes était récupéré par le laitier. Il en était de même pour le boulanger et d'autres commerçants.

Un épicier ambulant passait lui, chaque semaine dans les rues du quartier, une fourgonnette ouverte sur le côté avec un comptoir. Le klaxon avertisseur retentissait, les personnes du quartier sortaient de leurs maisons, s'approchaient, achetaient ou commandaient pour la semaine suivante, des courses diverses, alimentation, quincaillerie. Le contact avec le marchand était chaleureux. Les voisins, qui se retrouvaient devant le comptoir, échangeaient sur les dernières nouvelles du jour !



Une voix au loin criait « rémouleur, ciseaux, couteaux ! » Un chariot ambulante s'approchait tiré par un homme grand et costaud au visage buriné par le temps. Assis sur un petit siège intégré au chariot, il aiguisait, affûtait, en tournant avec ses pieds une meule à eau, tous les instruments coupants que les gens lui apportaient à son passage devant leurs maisons. Le spectacle était étonnant !

Et puis il y avait le charbonnier qui livrait le quartier avec son petit camion rempli de sacs de charbon. Il avait le visage et les mains noirs avec son petit capuchon qui lui tombait sur le dos pour se protéger. Il transportait les sacs au fond du jardin dans un local de stockage. Le charbon servait à alimenter la chaudière pour le chauffage de la maison en hiver.

La première télévision est arrivée chez un voisin, personne ne l'avait encore ! C'était l'attraction pour les enfants du quartier. Ils étaient invités gentiment à passer un super moment pour regarder émerveillés les feuilletons et les dessins animés.

Il y avait aussi les fêtes de quartiers, « Les feux de la Saint-Jean ». A la tombée de la nuit, au milieu du carrefour des rues du Bédard, du Truc et Fernand Grosse, tout le monde apportait du bois pour allumer un grand feu. Toutes les familles du quartier se réunissaient autour de cet immense brasier plein de chaleur et commençait le rituel du saut des flammes. Les hommes et adolescents les plus courageux sautaient le feu quand il était au plus haut, et la soirée continuait dans la convivialité jusqu'à son extinction. Les cendres étaient ramassées et le carrefour nettoyé en attendant la prochaine fête. Aujourd'hui le feu est allumé tous les jours mais il ne sert plus qu'à régler la circulation.

Le père de Bernard, qui était fou de cinéma, possédait un projecteur et récupérait des bobines de films, assez récents, pour improviser des séances de cinéma. Ces petites réunions conviviales se déroulaient dans le garage pour le bonheur des voisins qui arrivaient avec leurs chaises. Chacun s'installait et les actualités commençaient ! A l'entracte sa mère nous servait une boisson, mon père changeait la bobine du film et c'était reparti pour la séance, le lion de la Métro-Goldwyn-Mayer rugissait ... *c'était ça l'esprit Castors !*



Photo tirée d'une carte postale des années 50/60. Au 1^{er} plan la Cité des fauvettes, en arrière-plan, à droite, la Cité des Castors, à gauche, le stade (actuellement stade Robert BRETTE)

VILLE DE MÉRIGNAC

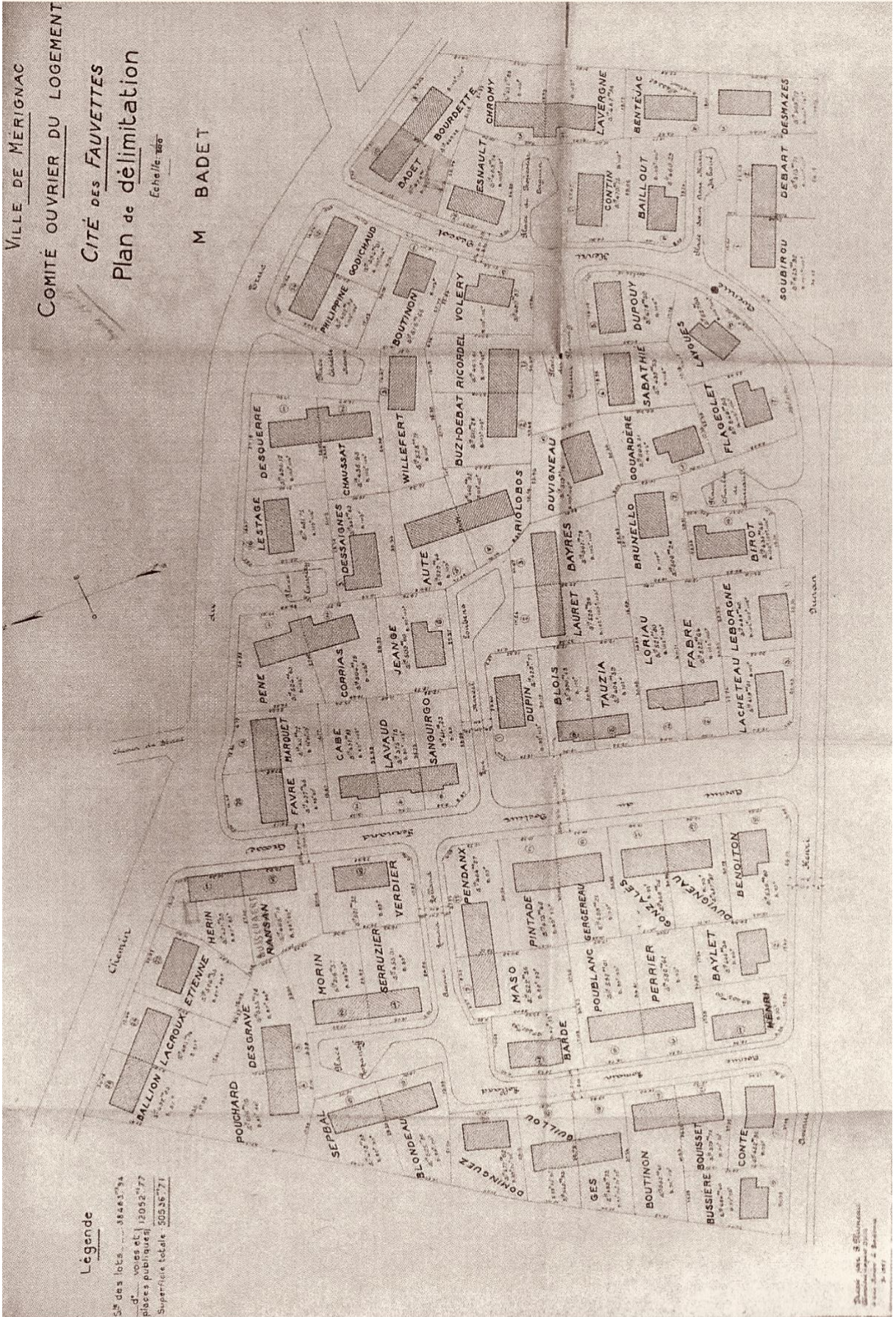
COMITÉ OUVRIER DU LOGEMENT

CITÉ DES FAUVETTES

Plan de délimitation

Echelle 1:500

M. BADET



Légende

- des lots 584x374
- voies et places publiques 1205x77
- Superficie totale: 50535,71

Plan de délimitation de la Cité des Fauvettes
à MÉRIGNAC (Gironde)
M. BADET
1957

Photos et source des informations : Association Villas Castors



Entretien de Madame Dupuy avec J.J. Froulé Août 2018

Mme Dupuy née Abadie en 1931.

Son père était chauffeur et sa mère cuisinière chez Mr et Mme CHALES fondateur du CIC, qui les logeaient 24 rue du Temple à Bordeaux. Ses parents ont eu ensuite une petite maison, où ils ont habité en 1934. Elle y habite toujours. La famille était apparentée à la famille Cantou et son cousin Guy, est devenu ensuite un coureur cycliste célèbre.



Elle allait à l'école Ste Marie, école privée de la rue de la Vieille Eglise, où le curé Mr Subervielle remettait chaque semaine, le billet d'honneur à ceux qui le méritaient et grondait les autres.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale

Elle se souvient encore de l'arrivée des allemands en juillet 1940 et des enfants qui pleuraient lors de leur installation dans la ville. La Kommandantur au commissariat de police actuel ► On les craignait beaucoup, mais se souvient encore du fou-rire qu'elle avait pris en voyant deux d'entre eux tomber à la renverse, pour avoir glissé avec leurs chaussures ferrées, sur les pavés gelés de l'hiver très froid de 1943-1944 en allant chercher de la poudre de coco chez Mme Chaline, qui tenait une épicerie avenue de Verdun, après les buralistes Texier.



On ne connaissait pas trop les histoires de la Résistance car on n'en parlait pas devant les enfants. Par contre, on craignait beaucoup les bombardements et les tirs de la DCA, installée au château d'eau de Capeyron. Un de ses voisins, Mr Matthieu, avait construit sur un terrain en face de chez elle, un abri car il y avait eu des morts, après un bombardement allié près de l'aéroport. Elle se rappelle avoir bien ri avec d'autres enfants à la Libération, en voyant les allemands déguerpir et voler des bicyclettes pour

partir plus vite. Par contre elle garde un très mauvais souvenir des femmes tondues sur la place de l'église, alors que d'autres avaient bien profité du marché noir, sans ennui. Les privations et les tickets de rationnement ont continué jusqu'en 1947, avec des règles un peu stupides. Si on avait des poules chez soi on n'avait pas droit à de la viande, mais on s'était arrangé pour la communion avec une mère cuisinière...tout s'était bien passé.



C'est aussi en 1947 qu'il y avait eu en juillet une **pluie de criquets et de sauterelles** qui dévoraient tout sur leur passage et en 1949 la nuit était tombée dans l'après-midi le soleil caché par l'immense nuage de fumée

des incendies¹ de Saucats et du Muret, feu qui est arrivé en bordure de Mérignac. Enfin, toujours rapport au climat en février 1956 on se réveille le matin avec plus d'un mètre de neige.

Les commerces

Puis la vie a repris après la guerre, les commerces ont ouvert ou re-ouvert :avenue de Verdun depuis

Fontainieu on trouvait le boucher Mr Marquerie, en face la famille Jarry l'hôtel restaurant des Charmilles tenu ensuite par les Bidouze, Mme Thomas épicerie et grainetier et Noël Thomas qui vendait du sel ,Mr Abraham quincailler-droguiste, Mr Boisnier photographe, Bois et charbons de Mr Rolland , Mme Tixier buraliste, Mme Chaline épicière, le boulanger Mr Lacaussade , Mr Lacourty charcutier, le bar de la Poste ,Mr Cosson tonnelier et fruits et légumes, le bar du Central tenu par les Duhamel, le boucher Mr Orvoir la famille Germon fruits et légumes, puis le maréchal ferrant, les prés et le château. Autour de la Place de



l'église la pharmacie de Mr Gaubert dont la fille épousera le Dr Daignas, la cave de Mme Laborde le boucher Mr Brun la salle des fêtes, le garage David, la Galerie des Ailes de Mr Létang et en face Mr Gachet boucherie chevaline, Mr Abad quincailler droguiste...

1 – Du 19 au 25 Août 1949, le massif forestier est victime d'un grand incendie qui ravage 52000 hectares de bois et entraîne la mort de 82 personnes.



Les distractions

Mérignac avait alors beaucoup de propriétés et de châteaux dont celui qu'on appelait le **château Laffargue**, qui est devenu le Parc du Château et dont un temps le Maire Mr Brettes, voulait en faire la Mairie. Il a accueilli quelque temps, le centre Carrefour, qui recevait des jeunes délinquants. Il y avait un pont, près de Pont de Madame où l'on passait en procession lors de la Fête-Dieu. On portait alors des paniers pleins de pétales de roses que l'on jetait. De temps en temps on pouvait aller voir **les concours hippiques derrière le château**.

Pour les autres loisirs il y avait les fêtes de quartiers avec les feux de la St Jean et bal musette. **La fête de Beauregard** avait lieu le premier dimanche de Juillet avec beaucoup d'attractions, mât de cocagne bien savonné en haut duquel pendaient saucissons et autres cadeaux, tir au fusil, radio-crochet, manèges et bal musette sur un parquet et sous tente. **Je participais aussi à une chorale** qui répétait le dimanche soir à l'église, elle était composée de garçons et de filles, ce qui était rare à l'époque, puisqu'on était séparés à l'école. Sinon, un peu plus tard **on allait au cinéma** soit à Mondésir soit à la barrière Judaïque où il y avait trois salles le Wilson, le Luxor et le Florida. Plus tard je suis aussi allée danser à Bordeaux à l'Aiglon.

Je me suis mariée en 1954 et j'ai eu quatre enfants.

SOUVENIRS DE DANIEL FOURNET - 1947 – 1960

LE CENTRE, OU BOURG DE MERIGNAC EN 1950



Je suis né à MARSEILLE en 1945. Ma famille est arrivée à MERIGNAC en Décembre 1947.

J'ai bien connu le centre du Bourg en 1951 : c'est ainsi que l'on appelait à l'époque le Centre –Ville actuel.



*Mes Parents à
Marseille en
1941*

MES SOUVENIRS D'ECOLE

En cours d'année scolaire, notre mère nous confie à l'école maternelle Suzanne DEBRAT, mon frère Michel qui a 5 ans et moi dans ma sixième année ; ma première maîtresse est Madame FOURGEOT ; j'aurai l'année suivante comme Directrice Madame ROBEYROL dont le mari est mort en 1949 dans le grand incendie de la forêt des landes girondines qui avait tué quatre-vingts personnes.

Dans cette école mixte j'ai rencontré des copains qui ont ensuite continué les mêmes classes que moi à la grande école Jules-Ferry.

J'y ai suivi toutes les classes, et voici la liste de mes enseignants :



La Mairie et les Ecoles

Cours Préparatoire : Madame BIAS

Cours élémentaire 1 : Monsieur POURZNET

Cours élémentaire 2 : Monsieur LANGEMIE

Cours moyen 1 : Monsieur FOURGEOT

Cours moyen 2 : Monsieur JOFFRE

Certificat d'études 1 : Monsieur PETRON

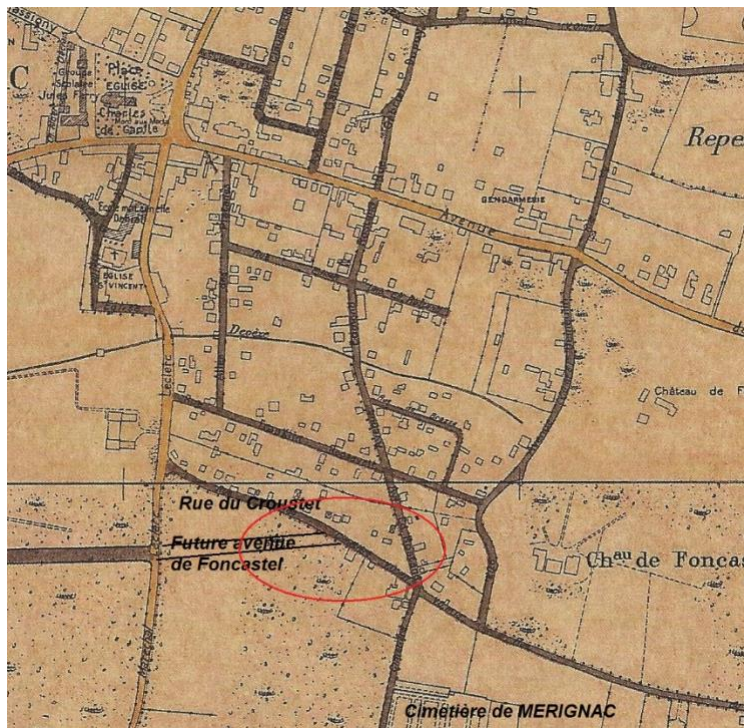
Certificat d'études 2 : Monsieur PEURE

Pendant le cours préparatoire, avec mon frère Michel et ma sœur Jeannine, nous avons joué sur la scène de la salle des fêtes, sur la place de l'Eglise, pour les fêtes de Noël ; c'est Monette DARRIEU qui nous faisait faire les répétitions chez Monsieur et Madame JAKUES, rue Edmond Rostand ; bien sûr, nous étions tout un groupe, et nous avons joué pendant deux années à la période de Noël ; je me souviens d'une de mes meilleures scènes où nous étions meilleurs chanteurs avec mon voisin Roger SAINTMASARD. Une image que je n'ai jamais oubliée, pendant ce spectacle, les quatre frères EPITA qui chantaient en ligne le style américain ; comme c'était réussi !

Le plus jeune, Raphaël MBOMO, fut longtemps moniteur de sport à MERIGNAC

Durant la première année du cours élémentaire, j'allais le jeudi après-midi suivre des cours de dessin avec Monsieur POURQUET.

Le soir, à la sortie de l'école, en traversant la place de l'église, nous faisons un premier arrêt devant le maréchal ferrant : il y avait souvent un cheval, et Monsieur LABOUCHERIE préparait un ferrage : il faisait chauffer le fer dans sa forge, le sortait quand il était blanc, et lui donnait ensuite sa forme en le tapant avec un gros marteau sur l'enclume ; ensuite il le trempait dans l'eau froide et l'ajustait sur le pied du cheval ; si c'était correct, il le clouait dans la corne du sabot.



Nous continuions notre chemin de retour en passant devant la Vieille Eglise qui était à l'époque ateliers municipaux ; après le virage, nous sautions quelquefois la barrière pour aller voir l'eau de la Devèze couler à grand bruit à l'intérieur du moulin.

Quand nous reprenions la rue du général LECLERC, une fois passé le petit pont, on longeait des prés d'où les chevaux s'échappaient malgré les clôtures électriques et se retrouvaient dans la rue... Mais il y avait très peu de circulation à l'époque... Alors, le palefrenier venait les chercher.

Le Centre de MERIGNAC sur le plan topographique de la commune, année 1937

Enfin, nous arrivions rue du Croustet qui n'avait aucun trottoir, bordée de fossés pour l'écoulement des eaux de pluie.

Le midi, notre mère venait nous chercher à l'école. Elle s'arrêtait dans quelques magasins pour faire les achats nécessaires à la famille ; elle nous amenait souvent à l'épicerie CAUSSON, à l'angle de la place et de la rue du général LECLERC ; quand elle avait acheté ses courses, la dame nous donnait souvent des buvards publicitaires, des règles et divers objets nécessaires pour l'école : nous étions contents !

Le tissu commercial était dense autour de la place de l'église : après Madame CAUSSON, le bar de la Poste et la charcuterie LACOURTY ; devant ce magasin Margot PEDEMAY, avec sa petite charrette, vendait du poisson très frais ; ma mère y achetait de délicieuses sardines de Méditerranée ; elle prenait quelquefois du pain à la boulangerie LACAUSSE car habituellement un boulanger ambulant passait rue du Croustet avec carriole et cheval.

La petite épicerie CHALINE était en face de la pharmacie où maman s'arrêtait quelquefois ; je me souviens des jeunes femmes qui servaient les clients et qui rendaient la monnaie au comptoir dans une sorte de cendrier à l'intérieur duquel on pouvait lire : « *Si je dois mourir un jour, je veux mourir d'amour* » !

Cette pharmacie appartenait à Monsieur & Madame GAUBERT dont la fille était l'épouse du Docteur Roger DAIGNAS qui avait son cabinet rue Gabriel PERI ; c'était notre médecin de famille ; il y avait aussi sur l'avenue de Verdun les Docteurs LANTA et CAZENAVE.

L'après-midi, nous commençons la classe à 14 heures ; nous partions plus tôt et nous arrêtions souvent à la boulangerie DUPART pour acheter l'hiver quelques bonbons et l'été une petite glace dans un cornet ; Madame DUPRAT grand-mère disposait sa glacière sur le trottoir pour attirer les gourmands !

Une fois que ma mère était rentrée dans la charcuterie LACOURTY, nous laissant mon frère et moi devant la boutique, des soldats américains sont passés en JEEP et nous ont lancé des chewing-gum et des chocolats, nous rendant follement heureux...

En revenant de l'école, nous passions quelquefois devant le grand hangar où on fabriquait des barriques, rue du général LECLERC, en face duquel se trouvait la salle de cathéchisme et derrière la bibliothèque ; c'est ici que j'ai emprunté mon première TINTIN ; depuis, je les connais tous !!

Monsieur et madame WELSCH, qui habitaient l'endroit, s'occupaient des cas sociaux, des personnes dans le besoin.

J'ai aussi le souvenir d'une soirée de cinéma gratuit à la salle des Fêtes ; la salle était comble et mes parents mes frères et mes sœurs étaient au premier rang du balcon ; tout Mérignac était là ! On projetait la « *captive aux yeux clairs* » avec Kirk DOUGLAS, sorti en France en 1953...

Tous les ans, à la fin de l'année scolaire, avait lieu la Kermesse des Ecoles de MERIGNAC, dans le parc du Château BOURRAN, en entrant par l'avenue de la Marne ; beaucoup de monde et beaucoup d'animations au travers des stands divers ; une attraction particulière, idée de Monsieur CHAPEAU, Directeur de l'Ecole Arnaud-Lafond de Chemin-Long, nous enchantait : il avait fait installer un câble suspendu entre deux poteaux, sur lequel était accroché par des roulettes un petit avion ; il mettait un enfant dans l'avion qui glissait avec la pente...

J'ai terminé l'école le vendredi 17 Juin 1960. J'ai passé le week-end avec des copains dans le parc, et le dimanche soir, j'ai bu avec eux une bière au stand boisson de la kermesse : le lendemain, je partais en apprentissage à ANDERNOS-les-Bains d'où je ne reviendrais que le samedi suivant !

LA VIE AU CROUSTET

Quand nous sommes arrivés rue du Croustet¹, la plupart des voisins étaient des personnes âgées ; notre famille étant la plus jeune de la rue. Mon frère aîné allait à l'école Jules-Ferry ; moi, j'étais le second avec plusieurs années de décalage ; mes autres frères et sœurs étaient plus jeunes.

1 – Cette rue porte le nom d'un domaine agricole qui existait depuis le XIX^{ème} siècle en bordure du chemin d'Arès (Avenue de la Marne).



Roger devant la porte de la maison, 18 rue du Croustet

Notre père travaillait tous les jours de la semaine sauf le jeudi où nous n'avions pas classe.

Quelques commerçants passaient dans la rue : le boulanger avec sa charrette tirée par un cheval ; le marchand de lait, Monsieur LABUZAN, livrait aussi avec sa charrette et son cheval ; il vendait le lait avec une mesure de 1 litre ou d'un demi-litre qu'il versait d'un grand bidon en aluminium ; Monsieur PLANCHENEAU, qui habitait rue de Brazza, vendait quelques fruits et légumes, mais surtout un excellent pâté

de campagne qu'il fabriquait avec sa femme, ainsi que des tricandilles extra très bien préparées.

Après le passage des chevaux de commerçants, ma mère me demandait d'aller ramasser le crottin qu'elle étendait dans ses massifs de fleurs...

Comme nous habitions pas très loin du cimetière, les enterrements passaient dans notre rue ; devant le convoi funèbre, Monsieur le Curé lisait le Missel ; derrière lui, trois enfants de chœur portaient une lance avec une croix au bout ; suivait le corbillard tiré par deux chevaux, puis la famille du défunt. *(Le cimetière de la Vieille Eglise avait été transféré en 1852 sur le domaine du TARRAN, en bordure Sud du domaine de Foucastel, propriété du Cardinal DOMNET archevêque de BORDEAUX).*

Au bout de notre rue, face au cimetière, deux fleuristes vendaient aux personnes qui se rendaient sur les tombes : Madame BAILLY dite Laurence et madame DEYRIS, une petite dame âgée, très agréable ; son mari était tailleur de pierre et travaillait pour le cimetière proche car à cette époque la pierre se faisait beaucoup pour les tombes.

Entre ces deux magasins de fleurs, un bar s'appelait Les Deux Chênes ; ma mère m'y envoyait le dimanche chercher des gâteaux parce que ce jour-là c'était dépôt de pâtisserie. Je me souviens que le bar était tenu par des gens âgés, et je revois les consommateurs, eux aussi âgés, assis à leur table devant une chopine de vin rouge...

Dans la cour, c'était amusant de voir des hommes plus jeunes jouer aux quilles !

Au fond, un grand hangar servait de temps en temps de salle de cinéma ; nous y allions avec mes parents ; à l'entracte, la musique permettait à quelques couples de danser entre l'écran et le premier rang de chaises...

Dans la rue Edmond Rostand le bar-cave Le BEAUREGARD, près de la Devèze, était tenu par Monsieur SARGEAC dont le fils habitait Chemin-Long ; Monsieur SARGEAC était ancien président du Club Vélo de MERIGNAC, grand ami de Robert TIXIER.

Un peu plus loin, en remontant vers l'avenue de Verdun, on trouvait la petite scierie de la famille LAGARDE

De l'autre côté de la rue du Croustet, avenue du général LECLERC, un club hippique occupait la grande ferme du château du Parc ; plusieurs fois par an on pouvait assister gratuitement au concours des meilleurs cavaliers et des meilleurs chevaux ; c'était pour nous une agréable distraction.



Mon autre frère, Pierre, devant l'entrée du château San-Michele, en face de chez nous.

Nous passions souvent de la rue du Croustet aux Quatre Chemins, par la rue du général LECLERC qui était sans trottoirs, avec un profond fossé ; quand les américains passaient en voiture, ils jetaient dans ce fossé leurs canettes de bière ou de soda...qui s'accumulaient ! la quantité de modèles très différents serait maintenant recherchée par les collectionneurs !

Aux Quatre Chemins, sur l'emplacement de la station-service SHELL, le long de l'avenue de la Somme, trois terrains de foot ont été utilisés avant la construction du stade Robert BRETTE ; des baraquements vétustes faisaient office de vestiaires.

En face, sur l'emplacement actuel de la Bouquinerie, le grand-père SABOIE tenait un atelier de ferraille-brocante.

Tous les ans, à l'angle de la rue du Croustet et de la rue de Foncastel, avait lieu le feu de la Saint-Jean ; des hommes allumaient un grand feu, et devant tous les gens du quartier, nous sautions le plus haut possible par-dessus le feu ; à ma connaissance, il n'y a jamais eu d'accidents !

La rue du Croustet restait une voie très calme ; des soldats du 57^{ème} Régiment d'Infanterie de Souge passaient quelquefois pour rejoindre les terrains militaires du Luchey, avec leur stand de tir et leur parcours du combattant.

Au début des années 1950, mon père travaillait au restaurant de l'aéroport situé après les usines Dassault et la SOGERMA ; il y était présent tous les dimanches, et parfois , ma mère nous amenait le voir et pour cela nous prenions le tram MERIGNAC P-A qui arrivait de BORDEAUX, dont le terminus avait été fixé au premier port aérien construit avant la guerre sur l'emplacement duquel se trouve maintenant l'usine Marcel DASSAULT ; il nous restait ensuite un km à faire à pied pour atteindre le restaurant.

Le tram empruntait l'avenue de l'Yser bordée d'arbres ; à gauche, à la sortie du bourg, la propriété du château du Parc dont une partie des arbres avait été coupée pour l'emplacement futur du Parc Ouest où furent construites des maisons avec ou sans étage prévues pour des policiers et des familles qui arrivaient d'A.F.N. ; j'ai retrouvé plus tard des enfants qui étaient avec moi à l'école Jules-Ferry.

Plus loin, vers PICHEY, l'ancienne propriété du château Ardillos ; au début du siècle précédent, MERIGNAC comptait de nombreuses propriétés viticoles ; la dernière avant l'aéroport était le château Beaudesert où ma mère avait travaillé en tant que femme de ménage et cuisinière après son certificat d'études ; le château, bombardé pendant la guerre, a disparu.

Avant le début de l'année 1955, il n'y avait aucun grand immeuble à MERIGNAC ; j'ai tout vu construire, à commencer par les CASTOR, des maisons individuelles ; les premiers immeubles à plusieurs étages furent les FAUVETTES, BOIS FLEURI et le PARC OUEST.

LES TIXIER, MA SECONDE FAMILLE...

En 1952, un jeudi après - midi où je n'avais pas classe, je suis chez Jean et Madeleine TIXIER qui tiennent le Tabac-Journaux en face de la poste et du château Beaugard, avenue de Verdun ; je cherche une revue pour lire et passer le temps ; à cette époque il n'y avait pas



Moi, Daniel, buraliste!

beaucoup de loisirs ou de sport pour les jeunes... Ce jour-là les TIXIER recevaient la livraison des grands cartons contenant les paquets de tabac gris qui était le produit à fumer qui se vendait le plus ; Madame TIXIER, voyant que j'étais là depuis un bon moment, me demande si je voulais bien ranger les paquets dans les grands tiroirs sous le comptoir : sans hésiter, j'ai accepté et tout s'est bien passé.

Satisfaite de mon travail, Madame TIXIER m'invita à revenir pour la prochaine livraison, dans quinze jours, et petit à petit je suis venu au magasin tous les jeudis et toutes les vacances scolaires : il me fallait une occupation et cela me plaisait beaucoup : je servais les clients et faisais

divers rangements. Et ainsi, en quelques semaines, je commençais à connaître tous les commerces du Centre-Bourg...



La famille TIXIER

Monsieur TIXIER et un autre porteur livraient aux clients le journal Sud-Ouest qui arrivait à 4 heures du matin ; les journaux, mis dans une caisse devant leurs vélos, étaient distribués dans tout MERIGNAC ; ils rentraient au magasin vers 8 heures.

Dans le magasin où l'on vendait, outre le tabac gris, cigarettes, cigares, livres, maroquinerie, beaux briquets, articles d'écoliers, jouets pour Noël, bonbons, cartes postales et objets souvenirs, j'entendais passer le tram dans l'avenue de Verdun. Tous les jours, quatre pilotes français arrivaient dans une grande voiture, ils achetaient des gros cigares : des « diplomates ».

Etant seuls dépositaires des journaux Sud-Ouest et La France sur MERIGNAC, Jean et Madeleine TIXIER, ayant de plus en plus de journaux à porter, font l'acquisition d'un triporteur.

Quelquefois, en fin d'après-midi, Madeleine demandait à un de ses fils, Robert ou Georges, d'aller chercher des œufs chez leurs amis ROLLAND, au 496 avenue de Verdun (les ROLLAND avaient une ferme avenue des Marronniers). Soit Robert, soit Georges, prenait le triporteur et me demandait de venir avec lui ; Je ne me faisais pas prier, montais dans le coffre de l'engin et m'asseyais sur le rebord ; c'était sans danger car il n'y avait aucune circulation !



Ces promenades m'enchantaient !

◀ Avec Robert TIXIER¹, nous réapprovisionnions en paquets de cigarettes le hall d'entrée du premier bâtiment des usines DASSAULT ; et un jour, en arrivant devant l'usine, un avion était tombé la veille et les débris jonchaient les pelouses et le parking, ayant de très peu manqué le bâtiment.

Les TIXIER avaient acheté une Peugeot 403 noire, très belle ; quelquefois, les après-midi d'été, Jean m'amenait dans le Médoc voir des maîtres de chai de sa connaissance ; ils discutaient, goûtaient les vins, sortaient un camembert et cassaient la croûte ! J'ai ainsi appris à connaître le Médoc...

1 - Robert TIXIER (1934-1994) fut Président de la section football et Secrétaire du Comité Directeur du S.A.M. Une rue de MERIGNAC porte son nom entre l'avenue du Truc et la Cité Bois-Fleuri.

D'autres fois, avec un ami, Monsieur COUMES qui travaillait à la Mairie, nous sommes allés au port de PAUILLAC visiter le porte avion Arromanche ; quels merveilleux souvenirs !

Pendant ce temps, les deux fils TIXIER faisaient leur service militaire en Algérie. Souvent, le dimanche à midi, leurs parents m'amenaient au restaurant

J'étais vraiment considéré comme le troisième fils TIXIER : ils m'aimaient bien et c'était réciproque ; il a fallu qu'il arrive le malheur du décès de Robert ; Georges a travaillé pour Thomson à CHOLET où il a vécu.

PENDANT MON APPRENTISSAGE PROFESSIONNEL, JE VOIS DISPARAITRE LE MERIGNAC ANCIEN

J'ai déjà signalé que de 1960 à 1963 je suis apprenti au Mauret, à ANDERNOS ; je partais le lundi matin et revenais le samedi en fin d'après-midi.

Dès mon retour chez mes parents, je partais faire un tour au centre du Bourg.

Un samedi, je vois les bulldozers détruire le château du Parc¹, et une noria de camions qui emportait les pierres ! : je me souviendrai toujours de cette image ! un si beau château, riche d'histoire locale, détruit pour construire des immeubles ! le grand portail métallique du XIX^{ème} siècle découpé au chalumeau !



petit parc, laissant au-delà la place pour des constructions nouvelles.

Sur l'emplacement de la maison du gardien, à côté de l'entrée du parc, on a construit un MONOPRIX (actuellement CASINO) ;



Quand j'évoque cette disparition avec d'anciens mérignacais, nous pensons qu'aujourd'hui on aurait demandé l'avis de la population avant de raser ce monument historique ; car, à mon avis, on aurait pu garder ce château avec autour un



derrière, le moulin à eau sur la Devèze, et la grande ferme qui a brûlé : c'est un passé inoubliable !

1 – NOTE HISTORIQUE : Le château fut édifié au milieu du XIX^{ème} siècle par le banquier LAFFARME, gendre du Maire royaliste de MÉRIGNAC, dans un style néo-

renaissance : il venait à la suite d'une série de constructions renouvelées qui se sont succédées depuis le Moyen - Âge sur la terre de la première seigneurie de MERIGNAC, dite Maison Noble d'Espagne, fondatrice au XI^{ème} siècle de l'Eglise Saint-Vincent. Cette seigneurie devient au XVIII^{ème} siècle la Maison Noble du Parc, propriété de Jeanne de LESTOMAC, sœur de l'écrivain Michel de MONTAIGNE.

Après mes trois ans d'apprentissage, Monsieur Georges AUGÉ, un ami des TIXIER, m'a embauché pendant une année ; puis j'ai été appelé sous les drapeaux où j'ai fait seize mois d'armée.

Au retour du Service, je suis retourné deux ans dans l'entreprise AUGÉ, et je me suis ensuite établi artisan à mon compte ...jusqu'à ma retraite.

LES FETES LOCALES ET LES DISTRACTIONS DE MA FAMILLE

Avant 1955, aux beaux jours, notre mère nous sortait surtout le dimanche, nous amenant dans les fêtes foraines, soit à La Glacière, soit aux Eyquems, et bien sûr à MERIGNAC-Centre.

La fête des EYQUEMS avait une particularité : dans le pré derrière une ferme où se trouve aujourd'hui la résidence BEAUSITE, des gens faisaient un grand feu de bois au-dessous d'un grand ballon en papier ; lorsque l'air chaud gonflait le ballon, on coupait les attaches de la montgolfière qui s'envolait selon les vents jusque vers les départements limitrophes !

Le comité des fêtes de BEAUREGARD, au Bourg, organisait l'été des sorties en bus vers la plage ; on partait de bonne heure le matin pour profiter au maximum de la journée ; avant le départ, il y avait chaque fois une traditionnelle photo de groupe.

Ce Comité BEAUREGARD -BOURG, composé de volontaires et de bénévoles, organisait des fêtes aux beaux jours ; tout commençait par des petits groupes qui passaient quêter chez les habitants, pour faire vivre le comité ; ma mère donnait toujours une bonne pièce...

Lorsqu'il y avait une fête sur la place du Bourg, avec manèges, baraques, stands de tir et surtout bal avec orchestre, le jour de l'ouverture, la fanfare de MERIGNAC au curieux nom de « Quand Même » partait de la place et passait dans les rues autour du Centre ; à la tombée de la nuit, elle arrivait avec ses lampions rue du Croustet, s'arrêtait devant chez nous et donnait une aubade, en récompense de la pièce donnée par ma mère ...Pendant la musique, des feux de bengale étaient allumés : comme nous étions heureux !

Les meilleurs apprentis peintres de 1963 ont reçu en récompense une valise d'outillage offerte par l'Union syndicale



L'Union syndicale des artisans peintres de Bordeaux et de la Gironde organisait, lundi matin, dans les salons Ricard, une réunion amicale pour fêter la remise d'un cadeau à chacun des cinq premiers lauréats de l'examen de fin d'apprentissage artisanal de 1963.

Ce cadeau, qui consistait en une valise d'outillage, fut remis par le président Paguey, en présence de M. Dedieu, qui représentait M. Marcantetti, directeur départemental de la main-d'œuvre; M. Rives, représentant la Chambre de métiers; MM. Jaumora, Massieu, Cherblanc, Ventax, Sanguinet, etc, qui furent accueillis par MM. Orgeval, Vergely et Malaval.

Les cinq élèves récompensés sont Michel Bernadet, Guy Demp-

tos, Daniel Fournet, Michel Laporte et Jean-Pierre Malterre. Leurs maîtres étaient également présents et reçurent eux aussi les félicitations du président : MM. Bernadet, Jean Garve, Louis Martineau, André Laporte, Jean Paris.

NOTRE PHOTO : Les lauréats, entourés de leurs maîtres et des invités, présentent leurs pañoplies. Au milieu d'eux, le président Paguey.

(Photo « Sud-Ouest ».)

A la fin de mon apprentissage, en 1963 j'ai reçu un prix...

Puis la fanfare continuait, des volontaires lui dégageaient la route, mais à l'époque il n'y avait que très peu de circulation.

Mon frère et moi étions trop petits pour aller le soir à la fête du Bourg, mais la journée c'était merveilleux !

Entre 1950 et 1955, avait lieu des concours de fanfares, un week-end de printemps pendant lequel toutes les fanfares des communes environnantes se réunissaient au stade Robert BRETTEES ; les participants habillés en blanc, portaient un écusson différent selon leur commune ainsi qu'une cravate de couleur différente ; chaque fanfare jouait son répertoire et une gagnante était officiellement désignée ; pour nous, c'était aussi une des plus belles journées de l'année...

On n'imagine plus de nos jours ce que furent ces fêtes sur la place du Bourg, tant l'évolution de MERIGNAC a été rapide ; la plus grande fête de MERIGNAC a lieu le premier week-end de Juillet, juste à la fin des classes, avant les grandes vacances ; elle commençait le vendredi soir pour finir le lundi soir ; les adultes et les enfants pouvaient s'amuser, même si nous n'avions pas beaucoup d'argent, car les tours de manèges ne coûtaient pas cher...

Le lundi soir, dernier jour de fête, la place était noire de monde ! Vers 23 heures *le toro de fuego* se taillait un chemin dans la foule, pétaradant et crépitant : en somme le feu d'artifice final d'une belle fête foraine...

Et tous les ans, les méridnacaïs attendaient cette date qui remplissait les bars, et dont les musiques faisaient vibrer la nuit jusqu'à deux heures du matin.

A CETTE EPOQUE IL Y AVAIT AU CENTRE DU BOURG BEAUCOUP DE COMMERCES ALIMENTAIRES ET LES COMMERCANTS HABITAIENT SUR PLACE

La fête empêchait les gens de dormir et les commerçants se levaient entre trois et quatre heures du matin pour aller se réapprovisionner.

Et puis la fête a disparu à la fin des années 1960, puis ce fut le tour plus tard des commerces.

J'ai passé beaucoup de temps dans ma jeunesse sur et autour de la place Charles de Gaulle ; j'ai encore en mémoire la place des différents commerces de l'époque et de leurs propriétaires ; ensuite, j'ai vu les transformations qui ont accompagné les changements du Centre-Ville : en voici une reconstitution que j'espère fidèle.

LA PLACE DE L'EGLISE (1950 – 1960)

A la sortie de la deuxième guerre mondiale, la place est encore un espace rural mal éclairé, avec un kiosque des trams, un poids public et une fontaine (qui disparaîtra quarante ans plus tard).



La place de l'Eglise et sa fontaine- Carte postale A.M.M.

Au Nord de la place, en bordure du début de l'avenue DE LATTRE DE TASSIGNY, la droguerie quincaillerie ABAD (remplacée par un immeuble et une banque), puis la maison de la famille CHASSAIGNE, le Commissariat et le local de l'ancienne première poste.

Sur l'emplacement de la poste s'est installé à la fin des années cinquante un petit super marché, le *Panier Complet*, qui était tenu par des pieds noirs rentrés d'Algérie ; ce fut une nouveauté sur la place, et elle a vite séduit la population. Les propriétaires ont fait construire deux maisons à l'angle de l'avenue de Lattre de Tassigny et des Frères ROBINSON : il se disait alors qu'elles avaient coûté cent millions chacune ! A l'époque, à MERIGNAC, une maison « normale » coûtait trois à quatre millions...



A l'Est, le magasin l'Aquitaine de Monsieur et Madame DUMAS (actuellement agence AXEL), à côté le coiffeur DUPHIL, ensuite le beau magasin de vêtements des LETANG (emplacements actuels du Tabac-Journaux et de la Caisse d'Epargne), puis le garage Peugeot de Monsieur DAVID Aujourd'hui Banque LCL), à côté la Salle Communale, Athénée Municipal construit de 1927 à 1930, déjà salle de cinéma et qui deviendra le grand cinéma de MERIGNAC. En continuant, se trouvait le Bar de l'Union devenu Le Grillon (aujourd'hui banque CIC), puis la boucherie BRUN (emplacement



d'Optic 2000), la cave LABOURDETTE (Bijouterie ASO), et la Pharmacie GAUBERT.

Au Sud de la Place, à côté du Bar Le Central (actuellement la banque BNP), il y avait un terrain vague qui appartenait à la famille TILLET ; elle fait construire un bâtiment avec deux magasins : la papeterie TILLET et le photographe ROSSIGNOL ; dans l'arrière-cour, à l'étage, s'installe un laboratoire d'analyses médicales.

Ensuite la Boucherie MAURIN tenue par madame et Monsieur ORVOIRE ; à côté la Boulangerie DUPART, puis la grande épicerie fruits et légumes de la famille GERMON (qui deviendra un SUMA), le maréchal - ferrant Monsieur LABOUCHERIE ; suivaient un cordonnier, un office notarial et deux maisons appartenant à la famille SABOIE ; et à l'entrée de la rue Beaumarchais, le magasin radio-télé tenu par Monsieur SABOIE.



Cette partie de la place a disparu, remplacée par un square.

L'Ouest de la place n'a pas changé depuis 1902, après la construction de la nouvelle Mairie et de l'Ecole Jules FERRY.

La transformation en square du coin de l'avenue de Verdun et de l'avenue du Maréchal LECLERC a fait disparaître des commerces ; à côté de la pharmacie RIBEN, une petite ruelle partait en angle rejoindre l'avenue LECLERC ; il y avait là l'épicerie CHALINE, la boulangerie LACAUSSE sera reprise par la famille ETCHEVERIA, la charcuterie LACOURTY devenue charcuterie

GALLY, le bar de la Poste tenu par Monique BARRIERE et Pierre ANTOINE, et à l'angle, l'épicerie CAUSSON qui est devenue l'épicerie DE GIRARDI.

Et les commerces des rues arrivant dans la place ?

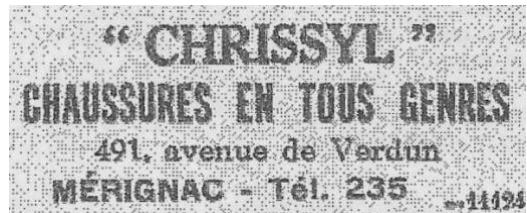
Commençons par l'Avenue de VERDUN : En face de la poste de l'époque (actuelle CPAM) et du château BEAUREGARD, il y avait le Tabac-Journaux des TIXIER, au 496, dont j'ai déjà abondamment parlé ; puis, au coin de la rue Raymond Poincaré, les bois et charbons de la famille ROLLAND (actuellement l'agence BEDIN). De l'autre côté le studio de photographie BOISNIER, puis les graines et fourrages THOMAS au coin de la rue Edmond Rostand ; ensuite un parc et une très jolie maison dont les propriétaires dirigeaient la fabrique de fromage très connue à l'époque , le camembert Récollet (ce domaine, vendu dans les années 1970, deviendra station-service MOBIL); un immeuble de standing remplacera la station-service

lorsque celle-ci disparaîtra. En continuant on trouvait la pâtisserie COCHARD, le coiffeur pour femmes DANIEL, une nouvelle quincaillerie qui s'installe, le magasin LABOUYRIE, et en remontant jusque vers la rue du Jard, les sages-femmes (dont Mademoiselle MOURIER), le restaurant Les Charmilles de la famille BIDOUBE, en face, la gendarmerie dont le commandant était Monsieur FROUTÉ.



De l'autre côté, en revenant vers le château BEAUREGARD, on rencontrait le magasin de cycle et réparations Guy CANTOU, la droguerie quincaillerie ABRAHAM et les cabinets du dentiste Monsieur DOUCET et du Docteur Louis LANTA ; à côté de la

pharmacie GAUBERT, il y avait un petit terrain vague où ont été construits deux petits magasins ; derrière se trouvait la Maison du Combattant.



Au début de l'avenue de la Libération



Collection Archives communales de Mérignac
12. - MÉRIGNAC (Gironde). - Avenue de Verdun.
Entrée de l'avenue de Verdun en 1950

A côté du magasin ABAD, la boucherie CHASSAIGNE, puis sur un terrain vide a été construit le magasin des cycles BERTON (actuellement Bordelaise de Lunetterie), enfin la boucherie chevaline GACHET (emplacement de l'actuel Mérignac-Copie) en limite du domaine des Fauvettes ; en face, l'architecte Monsieur THEVENON fait construire, sur les anciennes dépendances du château

Beauregard, un petit bâtiment où à côté de son cabinet, il va accueillir le nouveau magasin des cycles BERTON.

Au début de l'avenue de l'Yser

Vers le château du Parc, on trouvait à ce moment-là un cordonnier, et Jean BRET, le tailleur de MÉRIGNAC ; ensuite venaient les terrains vagues, puis les deux grands domaines du Centre situés face à face, le château du Parc et sa grande forêt, et le château du Pavillon où sera construite en 1976 la nouvelle poste de la Commune.

Et à partir de 1960, compte tenu de l'augmentation du nombre de voitures à MÉRIGNAC, le maréchal ferrant, qui a vu disparaître les chevaux, propose maintenant avec ses deux pompes la vente de carburant B.P. C'est l'époque où les stations - services commencent à fleurir dans les quartiers, proposant une essence qui n'était pas chère !

C'est aussi le commencement d'une évolution qui va faire disparaître notre mode de vie ancien.

Au début de l'avenue LECLERC



Avant la création du square, l'entrée de l'avenue formait un goulet ; on trouvait, de part et d'autre, le magasin de chaussures MONIQUE qui s'était installé à la place de l'ancienne tonnellerie CAUSSON, et à côté il y avait la cordonnerie JACK ; en face, la salle de catéchisme que j'avais fréquentée était devenue l'imprimerie ARROU.

Nota : Les cartes postales anciennes qui illustrent cette partie sont empruntées à la collection des Archives Municipales (sous série 14 Fi) ; les encarts publicitaires reproduits proviennent de l'annuaire DELMAS année 1954.

*

* *

Eh oui, bien des choses ont changé ! Dans ma jeunesse des années cinquante, il y avait peu de voitures françaises dans les rues de MERIGNAC ; je ne les trouvais pas belles parce qu'elles étaient noires...A côté, en regardant celles des Américains, immenses, de couleurs claires, avec des panneaux de bois sur la carrosserie, des vitres teintées, j'avais l'impression de vivre dans un monde différent, en avance sur le nôtre...



Le dimanche, nous allions au cinéma dans la salle des fêtes ; nous étions beaucoup d'enfants à attendre sur le trottoir l'heure d'ouverture des portes ; arrivaient alors de splendides voitures américaines conduites par des jeunes femmes qui amenaient leurs enfants au cinéma ; elles étaient bien habillées, et les

cigarettes qu'elles fumaient sentaient très bon ; parfois elles nous demandaient leur route pour revenir, nous nous sentions valorisés par cette modernité !

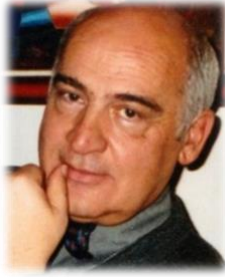
L'aéroport de MERIGNAC à l'époque était une base de l'O.T.A.N.et une vraie ville américaine était installée sur l'emplacement actuel de la zone de fret.

Nous n'avions nous que des quatre chevaux, des 203 et des deux chevaux Citroën...Nous n'étions pas riches.

Et, pour finir, le tram disparaît, le 14 Avril 1951, où les premiers autobus modernes vont remplacer les vieux trams ferrailant ; on enlèvera les rails de l'avenue de la Libération, mais par contre j'ai vu au Centre et avenue de Verdun une grosse machine qui étalait de l'enrobé directement sur les pavés et recouvrait les rails. Il y avait de plus en plus de voitures.

On était en train de changer d'époque !

Octobre 2018



EVOCATION D'UNE ENFANCE MERIGNACAISE

racontée par Jean-Jacques FROUTE

C'est d'abord la rue de la Vieille Eglise où la Gendarmerie Nationale avait une petite maison qui abrita notre famille en 1944, j'avais un an et je courais dans cette rue en direction de ce qui serait l'école maternelle Suzanne Debrat en passant devant l'école privée Sainte Marie. La rue descendait ensuite vers la Vieille Eglise et rejoignait le petit pont et le moulin de la Devèze. J'étais souvent rattrapé et ramené par une jeune fille, la fille des Duhamel, qui tenaient le Café Central, et qui deviendrait peu de temps après Mme Labouyrie. La circulation était assez paisible, rythmée par le tramway et bien sûr quelques convois allemands, notamment en Août 1944, lorsqu'ils évacuèrent Mérignac quelques jours après la naissance de ma sœur. Plus tard, les Américains firent un peu plus d'animation avec leurs convois de camions



et de jeeps, d'où ils jetaient quelquefois des cigarettes blondes et du chewing-gum. Certains, sans doute en permission, passaient sur la place,, s'arrêtaient au Central, en descendant de superbes voitures immenses et colorées auprès desquelles nos citroëns et juva quatre faisaient pâle figure. Cela ne les mettaient pas à l'abri d'accidents et je me souviens encore du choc terrible d'une de ces voitures qui,, ayant pris trop vite le virage de l'entrée de l'avenue de Verdun, à Fontainieu, vint s'encaster dans un des piliers du portail de la **Gendarmerie** dont la pyramide sommitale vint s'écraser sur les rescapés, qui du coup, ne le furent plus.

MA SCOLARITE

C'est ensuite l'**Ecole Jules Ferry**, ▼ où je me rendais quatre fois par jour depuis la



gendarmerie, avenue de Verdun (actuelle MDSI) puisque je revenais déjeuner chez moi à midi. Je n'avais pas beaucoup de temps, mais j'espérais assister au ferrage d'un cheval chez le maréchal-ferrant, dont l'atelier faisait face à l'actuelle Médiathèque, malgré l'odeur de corne brûlée dont j'étais ensuite parfumé et dont la ténacité informait ma

mère de la halte prohibée ..Il me revient l'image des maîtres en blouse grise, en rond, dans la cour, sous les érables et de nos jeux, billes, osselets,, béret, ,quelquefois ballon prisonnier en gymnastique. Madame Biais, du cours préparatoire qui m'a appris à lire avec gentillesse,



douceur et fermeté. Monsieur Pourquoi, le dessinateur qui m'a donné le goût du dessin et des couleurs. Monsieur Marchand qui me terrorisait en me demandant en pleine récréation, devant les autres instituteurs « *Jean-Jacques, quatre lapins et trois poulets, combien de pattes ?* » je disais un nombre au hasard,, en bredouillant et il hurlait de rire. Monsieur Joffre, sévère et bienveillant, qui proposa à mes parents de me donner des cours particuliers de Calcul, en restant à l'étude, deux soirs par semaine pour me préparer au concours des bourses et d'entrée en sixième et ce, bénévolement. Monsieur Moreau qui accepta, à la demande de mes parents qui tenaient à ce que j'aie au moins cet examen, de me prendre deux semaines, à l'issue de ma quatrième classique pour avaler le programme du Certificat d'Etudes. J'y gagnais, outre le

diplôme , un dictionnaire Larousse qui me fut remis par le Maire ,Mr Brettes .Cela m'avait aussi permis de retrouver quelques anciens condisciples qui avaient poursuivi leur scolarité à Jules Ferry, alors que j'avais continué au Lycée Montaigne avec un autre copain, le troisième admis étant rentré à Longchamp, plus tard Montesquieu.

LA VIE PAROISSIALE



Collection Archives communales de Mérignac - 14E064.jpg
17. - Le donjon et la fontaine de FONTAINIEU

Je retrouvais cependant certains d'entre eux, au patronage, organisé par la Paroisse au **Domaine de Fontainieu**, avec son château,, son donjon,, la fontaine et sa cressonnière et cet immense parc aux arbres magnifiques ,qui abritaient toutes nos aventures, poursuivis quelquefois par le concierge ,Monsieur Boyer dont les moutons étaient pour nous autant de bisons de la prairie et sa jambe de bois, un rêve de piraterie .Tout cela bien alimenté par une bibliothèque où je pus lire mes premiers Tintin et bien sûr quelques Signes de Piste. L'abbé Cèbe était le responsable de ce patronage et ouvrit bientôt une colonie dans les Landes, à Litche, où je rêvais d'aller, mais non,, les vacances devaient se passer en famille ,au « pays » c'est-à-dire en Béarn. Je dus attendre l'âge de 16 ans pour pouvoir y aller ...comme moniteur.

Il y avait certes à Mérignac une vie sociale, politique, sportive et récréative, mais il y avait aussi **une vie paroissiale**, car dans les années 50 et 60 beaucoup d'évènements de la vie s'accompagnaient de rites religieux tout

à fait socialisés .Baptêmes, communions, mariages et bien sûr, enterrements avaient une visibilité partagée, voire affichée. Et à côté de ces évènements individuels ou familiaux des manifestations publiques, ostentatoires, étaient tout à fait acceptées, défilés des communiant, procession de la fête Dieu, Pâques et Rameaux. A ce sujet, je me souviens encore de ces rameaux de laurier d'où pendaient des sucreries, qu'on secouait pendant la bénédiction. Les « riches » avaient de vrais arbres de Noël, surchargés de sucre d'orge en forme de piment, d'œufs en chocolat etc...On les aidait à les secouer en attendant, de ramasser tout ce qui se décrochait, sous les vitupérations des mères et les hurlements de leurs rejetons. La paroisse St Vincent était très dynamique et assez avant-gardiste pour ne pas dire, quelquefois, en délicatesse avec la hiérarchie diocésaine. Sous l'impulsion de jeunes vicaires progressistes, notamment Claudy Bernard, elle finit par regrouper plus de 540 jeunes au début des années 60 entre les différents groupes du scoutisme et le Foyer des jeunes qui se retrouvaient toujours à Fontainieu. Beaucoup de soirées débats sur l'actualité, la guerre en Algérie, la torture, mais aussi la chanson, Brel, Brassens, Johnny et les yéyés,, quelques surbourns ,une chorale A cœur Joie et la création d'un ciné-club à la salle du Bourg,, où l'on essayait de faire discuter le public sur des films comme « Douze hommes en colère, Attaque... »

Fontainieu appartenait aux Pères de Saint Genès, qui souhaitaient récupérer le domaine pour y aménager des terrains de sport pour leurs élèves et nous dûmes quitter les lieux non sans regrets.



Une association fut créée « le Conseil des jeunes de Mèrignac » dont je devins le premier Président et une de nos premières actions fut d'inviter le Cardinal Richaud à nous rencontrer à Mèrignac, pour lui faire part de nos doléances et obtenir un financement, afin de construire des préfabriqués dans le jardin du presbytère, pour accueillir ces différents

mouvements de jeunes. Le cardinal ne vint pas et fit savoir qu'on « ne convoque pas son cardinal »...les préfabriqués se firent quand même.... et les fêtes et kermesses de la Paroisse eurent lieu alors au domaine du Vivier (actuellement l'Hôtel de Ville) chez la famille Exshaw.

D'autres fêtes se tenaient dans les quartiers avec les feux de la St Jean le 21 Juin et tout début Juillet sur la place de l'Eglise avec ses attractions, manèges, chenilles et chaises volantes au bout de chaines qui s'enroulaient, tir au fusil ,mât de cocagne, radio-crochet puis bals dans des bâtisses en bois avec parquet ou à la **salle des fêtes**. Cette salle était très adaptable à cette époque et en fonction des circonstances devenait salle de projection pour le cinéma, salle de théâtre, salle pour la distribution des prix, salle de bal, de réunions politiques, de bureau de vote. Je l'ai fréquentée dans ses différentes fonctions et même comme salle pour le Conseil de Révision, les fesses à l'air et en rang d'oignons...

Une troupe d'amateurs mérignacais y donnait quelquefois des représentations de pièces de théâtre de boulevard, le plus souvent comiques avec notamment Mme Gachet, la marchande de volailles, qui avait un abattage extraordinaire et faisait rire toute la salle, au détriment de son partenaire.



Quelques personnages et d'ailleurs assez souvent des femmes étaient connues sur la ville pour leur faconde et leur franc-parler. Margot, la **poissonnière** qui passait dans les rues avec sa charrette à bras qu'on entendait venir de loin. Mémé Castagnède avec sa brouette qui lui avait autrefois servi à porter le linge à laver, au lavoir de la Devèze et dont la rencontre,, occasionnelle mais espérée, avec Mme M...**la matelassière** donnait lieu à un échange de souvenirs émaillés de jurons et d'éclats de rire .Il faut préciser qu'à cette époque, on refaisait périodiquement son ou ses matelas. La matelassière venait avec sa machine à carder la laine, ouvrait le matelas, étendait la laine sur des draps au soleil, la passait dans sa machine qu'elle actionnait avec le pied, puis remplissait le matelas et le recousait, tout ça sous les grands tilleuls en fleurs du mois de juin. **La laitière** aussi qui livrait le lait à domicile et remplissait à la demande la grande

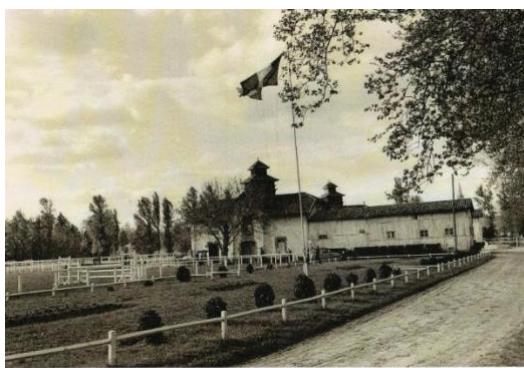


Le gueille-ferraille

casserole posée sur la table de la cuisine. Elle venait toujours au moment du repas de midi et racontait tout ce qu'elle avait appris chez les clients précédents qu'elle colporterait chez les suivants. **Les ferrailleurs gueilles, ferrailles** peaux de lapins et raccommodeurs de faïence complétaient la panoplie des petits métiers ambulants qui faisaient vivre les rues de Mérignac. Mais Mérignac c'était aussi une merveilleuse campagne, avec des champs, des vignes, des prairies, des châteaux.

On voyait les premières vaches dans les champs bordant le château du Parc, des moutons plus loin près des fermes de Pichey. Une nature omniprésente par ses arbres, ses bosquets, ses haies, ses fossés remplis d'eau qui gelaient en hiver et dont j'aimais briser la glace en allant vers le Minon où habitait une de mes tantes exilée du Pays.

Derrière le château du Parc, avait lieu de temps à autre, un concours hippique où nous avions le droit d'aller, de regarder, d'applaudir mais on sentait bien que ce n'était pas notre monde quand on entendait, après le tintement de la cloche annonçant le début des sauts d'obstacles, le nom du cheval, à la consonance aussi aristocratique que celle du nom du cavalier ou de la cavalière. Je me souviens encore de, « *Caprice du Manoir* » monté par Mademoiselle Bérengère de..., qui m'a longtemps fait rêver « d'un inaccessible rêve... ».



Fonds Ernest et Lucien BOISNIER, Collection Archives communales de Mérignac 7 Num 257

Ce Mérignac-là est parti, tant mieux, tant pis, un autre a pris sa place et continue de grandir avec ses nouveaux habitants, qui le construiront à leur tour et qui en feront, sans doute, de nouveaux souvenirs. Tous mes vœux les accompagnent dans ce futur, même, si, parfois, il



Place Charles De GAULLE en 1987, avec le grand chêne, Arbre de la Liberté planté vers 1875. Document AMM.

m'arrive de regretter un peu le Mérignac que je viens d'évoquer. Le Mérignac avec son arbre de la Liberté, qui faisait face à l'Eglise, dont la cloche sonne toujours dans le même ton mais qui n'effarouche plus les hirondelles regroupées sur les fils électriques, qui nous annonçaient l'arrivée de l'automne et de la rentrée des classes, car d'hirondelles il n'y en a plus et d'arbre de la Liberté non plus.

Jean-Jacques FROUTÉ
Octobre 2018



SOUVENIRS DE SUZY MALZIEU

.Nous sommes arrivés à MERIGNAC en Juillet 1945 venant de BLANQUEFORT où mes Parents avaient tenu l'Aquitaine.

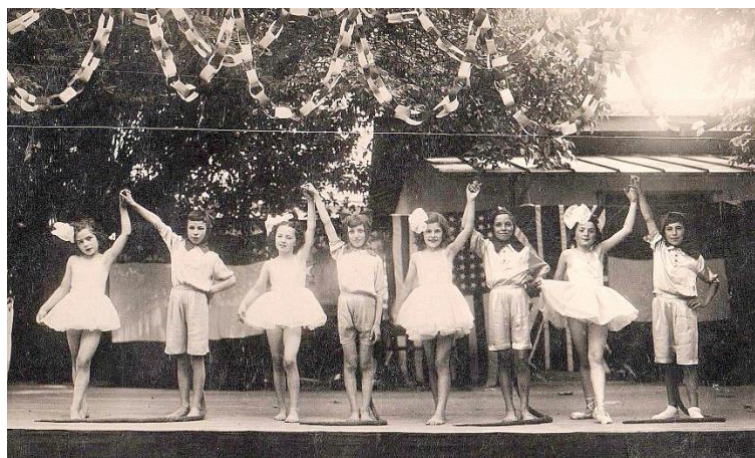
Monsieur et Madame GERMON, mon Père et ma Mère, tiendront l'alimentation générale et la charcuterie de 1945 à 1959 sur la place Charles de Gaulle.



Réclame dans l'annuaire-agenda DELMAS de 1946.

Je suis donc rentrée à l'école de filles Jules Ferry chez Madame MAILHOU en CM2.

En 1946, pour la kermesse, nous avons fait un spectacle mixte.



En partant de la gauche, je suis la troisième, à côté du fils ABAD

Les animations étaient nombreuses au centre de MERIGNAC : la procession du mois de Marie en Mai avec départ de l'église et nombreux arrêts à des autels que l'on fleurissait.

Le défilé du 14 Juillet avait lieu derrière la fanfare.

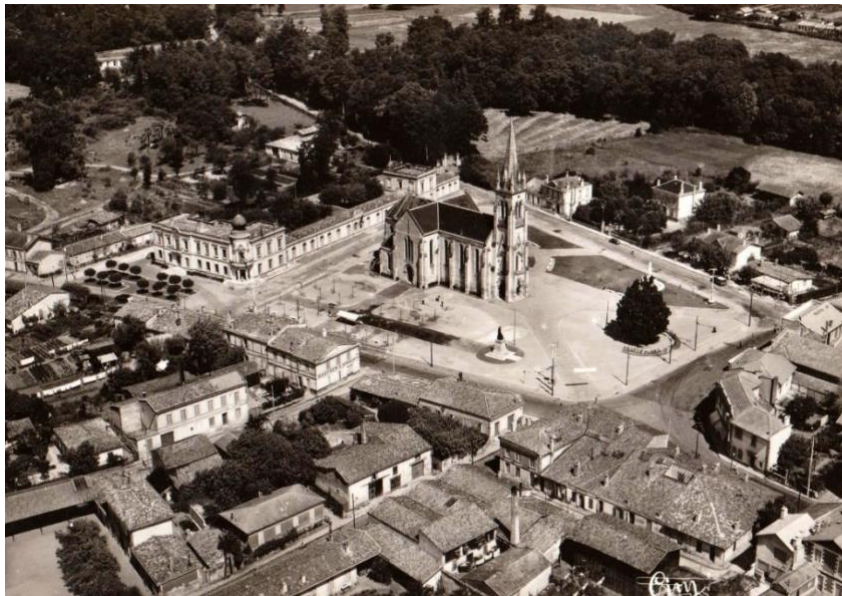


Photo aérienne du Centre de MERIGNAC en 1950

Je suis rentrée en sixième à Mondenard, puis au collège de Cheverus, à BORDEAUX de la Cinquième à la Terminale.

Après le bac, je suis entrée dans l'enseignement ; premier poste : remplaçante à l'école Jules Ferry où il fallait allumer le poêle à bois tous les matins

La photo montre ma participation à un concert de l'école Jules Ferry à la salle des Fêtes de MERIGNAC en 1956.



Je me suis mariée en 1955. Mon mari travaillait à la Mairie de MERIGNAC depuis 1951 ; il y restera jusqu'à sa retraite en 1994.



Réunion du personnel municipal autour du Maire Robert BRETTE, en cinquième position en partant de la droite, au deuxième rang.

Entre 1960 et 1962, j'ai été institutrice à la cité des Pins et j'occupais le poste d'activités laïques c'est-à-dire que le jeudi après-midi je m'occupais des enfants qui n'avaient pas classe : jeux, préparation de kermesse Madame MICHAUD, la grand-mère de Marianne MIAULET, participait aux ateliers du Jeudi et aidait à la préparation des costumes et des danses de la fête de

l'école. J'habitais le bâtiment où logeaient les enseignants, j'étais au deuxième étage et les parents de Marianne au troisième.

En 1995 je me suis investie dans l'association des Jumelages de la Ville de MERIGNAC. J'ai été Présidente de 1995 à 2013. Michel VERNEJOUL était le chargé de mission.

CONFORTER par des jumelages les liens qui unissent notre pays à l'Europe apparaît aujourd'hui non plus comme une évidence, mais comme une nécessité. MÉRIGNAC, troisième ville d'Aquitaine et l'un des tous premiers aéroports français, se devait de saisir cette chance. C'est à ce prix que notre tissu urbain peut s'en trouver renforcé, à tous les niveaux : économique, culturel, sportif, scolaire, touristique...

L'esprit du jumelage repose sur des règles fondamentales : être un instrument de culture humaine sans préoccupation partisane, respecter la non-ingérence, la non-discrimination, le bilinguisme et la solidarité.

Les objectifs du jumelage s'étendent aussi à la sauvegarde de la paix, à la défense de l'environnement et à la qualité de la vie.

N'oublions pas qu'un jumelage c'est aussi l'occasion de fêtes chaleureuses et fraternelles auxquelles seront toujours associés tous les mérignacais.

Michel SAINTE-MARIE
Maire de MÉRIGNAC

LE COMITÉ DE JUMELAGE DE LA VILLE DE MÉRIGNAC

CONFORME AUX PRINCIPES ÉNONCÉS PAR LA CHARTE DES VILLES JUMELÉES - issue des congrès d'Aix-les-Bains en 1957 - le Comité de Jumelage de la ville de MÉRIGNAC pilote des actions culturelles, sportives et économiques entre des partenaires associatifs de la commune et ceux des trois villes jumelées : Vilanova I La Geltru, Matosinhos, Kaolack. Il est constitué des représentants des associations de MÉRIGNAC et de personnalités représentatives de la ville.

Document Mairie de MERIGNAC

Auparavant, on avait inauguré en Mars 1980 une avenue de MERIGNAC à KAOLACK ; en Juin 1982 on inaugure à MERIGNAC une avenue de KAOLACK (ancienne avenue de l'Alouette).

SOUVENIRS DE MARIANNE MIAULET

J'avais 4 ans, c'était un doux jeudi après-midi de septembre – il n'y avait pas classe à l'époque - et j'allais à mon 1^{er} cours de danse..... !



La Maison Rouge, aquarelle de Madame GUILHEM

J'étais inscrite à l'école de danse de Madame VERLY qui possédait et habitait le domaine dit de « Maison Rouge », démoli depuis pour la réalisation de l'actuelle MDA (Maison des Associations).

A l'entrée de la propriété, un petit pavillon – certainement ancien logement des gardiens – avait été transformé en une seule grande pièce : le studio de danse avec son grand mur de glaces, ses barres, le piano situé dans un angle et puis un petit recoin, le vestiaire. Là, une dizaine de toutes petites filles enfilaient leur tenue noire (uniquement noire ! la seule couleur autorisée) composée d'un collant, d'un juste au corps de demi-pointes

et de pointes, minuscules chaussons pour cet âge, l'ensemble soigneusement acheté chez Repetto situé alors au bas de la rue Sainte Catherine à Bordeaux.

Le contact s'était fait la semaine précédente, dans le salon de la Maison Rouge auquel on accédait par un perron à l'ancienne entouré de balustres. Mes souvenirs en font une vaste pièce où des tutus de toutes sortes et des costumes de scène étaient posés sur les nombreux sièges qui occupaient l'espace.

Madame VERLY, grande, blonde, allurée, avec toujours à la main le roseau des maîtres de ballets éduquait à l'obéissance et à la ténacité son « petit troupeau noir » en lui apprenant à toujours « se tenir »...1,2,3....rentrez le ventre.....1,2,3,4.....tenez-vous droite.... ! et ce, avec l'accompagnement musical d'une fidèle pianiste à l'air sérieux qui interprétait qui une valse qui un nocturne de Chopin, airs si traditionnels à l'atmosphère de la danse classique.

En fin d'année, l'école présentait son spectacle à la « salle du Bourg », actuel cinéma, avec la participation de la fille de Madame VERLY, elle-même danseuse au Châtelet, à Paris. J'ai ainsi le souvenir d'un numéro où elle tenait le rôle d'une écuyère dirigeant un quadrille de petits chevaux enrubannés dont je faisais partie. Dans le public, au premier rang, Monsieur et Madame BRETTE, le Maire et son épouse à qui en petit tutu blanc j'avais offert un bouquet de fleurs à la fin d'un spectacle assorti d'une légère révérence.

Le temps a passé, toujours en dansant, chez Nicole BEAU en face du lycée Camille JULLIAN où j'ai poursuivi ma scolarité et toujours 1,2,3...rentrez le ventre...1,2,3,4.....tenez-vous droite....et Chopin en ritournelle.....

